

18 mars 1871: SOULÈVEMENT DE LA COMMUNE DE PARIS

18 mars 1921: ÉCRASEMENT DE LA COMMUNE DE KRONSTADT

**Massacre des marins et ouvriers révolutionnaires
ordonné par le gouvernement «communiste» de Lénine et Trotsky.**

«*Gloire et orgueil de la Révolution*». C'est ainsi qu'en ce juillet 1917 Trotski désignait les matelots de Kronstadt qui, arborant les drapeaux rouges et noirs descendaient révolutionner Petrograd. Déjà ceux de Kronstadt pourtant se méfiaient des partis politiques et avaient refusé notamment au parti bolchevik de le placer en tête de leur manifestation et de se l'approprier. Les socialistes de droite avec Kerensky étaient alors au pouvoir, les bolcheviks, eux, cherchaient le pouvoir et avaient besoin pour l'obtenir de l'appui d'une grande masse armée.

Ceux de Kronstadt avaient pour mot d'ordre «*Tout le pouvoir aux soviets locaux!*». Ils pensaient, et cela allait de soi sans l'ajouter, «*et non aux partis*». Trois ans plus tard, lors de leur grande révolte, ils compléteront leur mot d'ordre et tout Petrograd ouvrier le reprendra: *ET NON AUX PARTIS!*

Déjà en ce juillet 17, ceux de Kronstadt montraient la voie, déjà les socialistes (de droite) au pouvoir traitaient les équipages et en particulier celui du Petropavlovsk de «*contre-révolutionnaires*» et prenaient des mesures pour désarmer Kronstadt les autres socialistes manoeuvraient pour s'emparer de ce pouvoir et essayaient en vain de manoeuvrer Kronstadt.

C'étaient déjà d'un côté les prolétaires en révolution et de l'autre les bureaucrates en mal de direction.

1905-1906; 1910; février 1917; juillet 1917; octobre 1917. Nous ne reviendrons pas sur toutes ces étapes de la révolution ou «*ceux de Kronstadt*» chaque fois furent au premier rang. La «*contagion de Kronstadt*» fut ainsi que le pouvoir désignait l'esprit révolutionnaire.

Après octobre - après que le croiseur *Aurore* eut été envoyé par Kronstadt vers le palais d'hiver - les bolcheviks règnent.

Et en février 1918, alors que les marins sont encore appelés en renfort à chaque coup dur, le gouvernement communiste dissout la Flotte. Ce que ses devanciers n'avaient pu faire. Avec ultimatum à l'appui, pour créer la nouvelle «*Flotte Rouge*».

Et trois ans plus tard, quand cette même flotte se révoltera, tout ce que les «*communistes*» trouveront à dire - jusqu'à maintenant - pour se justifier, c'est que les marins de Kronstadt n'étaient plus les mêmes, qu'ils avaient perdu leur esprit révolutionnaire!

Les causes de la révolte de 1921 sont doubles. D'abord il y a les causes directes, matérielles, économiques, alimentaires même. C'est l'énorme gâchis des débuts du régime. Le dur hiver 1920-1921, où tout le ravitaillement est désorganisé, où charbon et vivres manquent. Les circuits de production et de distribution sont chaotiques, une réglementation omniprésente paralyse toute initiative, réprimé tout effort. La vie des masses est de plus en plus dure, les liaisons entre villes et campagnes interdites pour éviter tout débrouillage, tout échange direct. Et en ville les magasins se dégarnissent, les rations alimentaires s'amenuisent, le chauffage cesse dans beaucoup d'immeubles et d'entreprises. Le mécontentement est général.

Mais il y a l'autre cause, politique, beaucoup plus profonde de la révolte de 1921, car il y a autre chose que le peuple comprend alors de plus en plus clairement, c'est que les communistes n'ont installé qu'un nouveau régime d'oppression. Que Gouvernement, État, Parti forment une toute puissante bureaucratie dictatoriale. Que cette dictature a ses propres raisons, sa propre volonté, ses propres besoins qui ne sont

pas ceux du peuple que le prolétariat des villes comme celui des campagnes n'ont plus rien à dire et n'ont qu'à obéir. Que les Soviets ne sont plus les assemblées des ouvriers, paysans, soldats et marins délibérant en conseil et imposant la volonté du prolétariat, mais qu'ils sont partout dirigés par les membres du parti communiste représentant l'État. Que ce n'est plus le pouvoir des Soviets, donc de la classe ouvrière et des paysans sur l'ensemble de la société, mais le Pouvoir de l'État, du Parti sur les Soviets, sur la classe ouvrière, sur les paysans.

Le prolétariat russe est alors pleinement conscient de cette usurpation qui s'accomplit sous ses yeux. De cette dépossession graduelle d'un pouvoir qu'il a conquis. De cette réduction continue des Soviets, des comités d'usine, de quartier de ville, des syndicats au rôle d'exécutants, tandis que s'affirme la toute puissance du Parti, de ses commissaires politiques installés partout, de ses Offices politiques ouverts partout de ses troupes spéciales à l'intérieur de l'Armée Rouge, de sa police politique (*Tcheka*) qui surveille chacun, de toutes les institutions d'État dont les arrêts sont souverains et pris sans consultation du peuple. Le prolétariat russe voit cette trahison de la révolution par ceux qui se sont érigés en chefs. Il voit aussi que ces chefs non seulement ne rendent plus de comptes et font taire les voix discordantes ou opposantes, mais se conduisent en profiteurs, en accapareurs des biens produits par les travailleurs comme du pouvoir. Les communistes déjà donnent à qui ils veulent de meilleures rations, les meilleurs logements, les moyens de transport, sous des prétextes divers (qualification du travail, etc...). Des catégories privilégiées - où figurent naturellement les communistes - apparaissent déjà, comme une insulte aux travailleurs (point 8^{ème} de la résolution du Petropavlovsk).

De cette conscience de l'oppression et de l'exploitation qui pèsent sur le prolétariat russe, conscient aussi de sa force - va naître l'idée de la 3^{ème} Révolution. Après la 1^{ère} révolution contre le Tsarisme, l'Autocratie, la Noblesse féodale, après la 2^{ème} révolution contre la Bourgeoisie, la Démocratie parlementaire et le Capitalisme. Il va falloir procéder à la 3^{ème} révolution contre la Bureaucratie du Parti et de l'État pour rétablir le pouvoir des Soviets sans les partis, sans les politiciens.

L'armée de cette troisième révolution est celle des travailleurs: la grève. Grève accompagnée de meetings d'usine et de manifestations publiques pour exprimer les revendications populaires. C'est ce que fait le prolétariat de Petrograd, et aussi de Moscou et d'ailleurs, en ces semaines de la fin février, début mars 1921. Et si la grève générale ne suffit pas, si le gouvernement ne veut rien entendre ce sera l'insurrection. Or le peuple a été désarmé, ce fut un des premiers soins des bolcheviks dès le début 1918. Seules l'Armée et la Flotte Rouge ont des armes. Ce n'est que par leur soutien que le prolétariat russe peut l'emporter. La garnison de Petrograd comprend les ouvriers et lui témoigne sa sympathie. Celle de Kronstadt et les équipes mieux organisés prend fait et cause pour les grévistes.

Que fait le pouvoir? Comme toujours, à toutes les époques: celui des «communistes» comme celui des «socialistes», des «libéraux», des conservateurs, des féodaux. Celui des bureaucrates comme celui des bourgeois, des nobles, des démocrates ou des autocrates. Il n'entend rien car il ne veut rien entendre et ne peut rien entendre. Il ne connaît qu'une chose: la répression. Il menace, injurie, calomnie, emprisonne et massacre. Il traite de haut ceux qui se dressent contre lui. Il se proclame sacré et supérieur à tout. Il ne veut pas comprendre ses adversaires ni les voir. Il se fait aveugle. Lénine, Trotski et toute l'équipe bolchevique a le même mépris pour le peuple dressé contre eux que tous les dictateurs, tous les souverains, tous les dirigeants, tous les patrons. «*Canailles! Vauriens! Imbéciles qui vous laissez mener*». Ces bureaucrates ont la même réaction que les bourgeois. «*Vous obéissez à des meneurs, à des espions et agents étrangers*». Ils ont les mêmes explications que tous les exploiteurs: «*Les grévistes ne pensent qu'à leur intérêt personnel*», tonnent les chefs communistes comme les Soyeux de Lyon parlant des canuts: «*Ils se sont créé des besoins artificiels*».

Ces mensonges et cet aveuglement se doublent chez les communistes d'un cynisme particulier: «*Nous communists par définition, nous incarnons la révolution, donc tous ceux qui sont contre nous sont contre-révolutionnaires*». C'est simple: c'est la supériorité du capitalisme d'État sur le capitalisme privé, car un patron ne pourra jamais dire «*taisez-vous le révolutionnaire, le socialiste c'est moi*». Cela se continue en syllogisme parfait: «*Les contre-révolutionnaires veulent ramener les gardes blancs, les officiers tsaristes, les patrons, les commerçants, les gros propriétaires fonciers, donc les grévistes et insurgés de Kronstadt veulent ramener tout ce monde-là*».

Cet incroyable déversement d'affirmations calomnieuses et gratuites accompagnant la répression aveugle se répétera à chaque soulèvement contre le régime «communiste». De tels soulèvements et de telles répressions sont déjà nombreux. Kronstadt n'était pas le premier et ne fut pas le dernier.

Rappelons les plus marquants: - de 1918 à 1921 l'Ukraine makhnoviste, - en mai 1937 le prolétariat de Barcelone, - au printemps et en été 1953, les déportés des camps de concentration soviétiques de Vorhouta et d'ailleurs, - en juin 1953, la classe ouvrière de Berlin-Est et de l'Allemagne de l'Est, - en 1956, les travailleurs de Poznan puis de toute la Pologne, - en octobre-novembre 1956, les travailleurs de Budapest et de toute la Hongrie.

Chaque fois ce fut la même insurrection populaire réprimée avec la même force brutale et salie avec les mêmes calomnies.

Les troubles de Barcelone étaient dus à des «éléments incontrôlables» et à des agents de Franco. Ceux de Berlin-Est aux espions américains. Ceux de Poznan à des «voyous» et ceux de Hongrie à des officiers fascistes et à des espions américains. Comme à Kronstadt il ne pouvait y avoir que des vauriens, des officiers blancs et des espions français. Et tout le mouvement communiste mondial avale ces sornettes.

Nous ne sommes pas les seuls à établir la parenté entre tous ces mouvements et leur falsification grossière. Ainsi le 7 novembre 1956, en pleine insurrection de Budapest, *l'Humanité* ressortait les textes les plus mensongers de Lénine sur Kronstadt.

Chaque fois la classe dirigeante soviétique et ses interprètes étrangers justifient la répression aveugle avec la même bonne conscience. La même que celle d'un gouvernement de gauche comme celui de Men-dès-France en 1954 pour justifier la guerre d'Algérie.

Ceci prouve quoi? Que le pouvoir empêche de comprendre la réalité sociale, que ceux qui exercent le pouvoir se coupent du monde réel et s'enferment dans une sphère artificielle où n'entre que la lumière (?) des informations policières. Les détenteurs du pouvoir n'ont de prise sur le reste des hommes que par la machine même de l'État. C'est leur seule approche, leur seul moyen de connaître et d'agir. Ils se voient araignées au centre la toile, manipulateurs de l'énorme machine mais aussi et surtout hommes assiégés. Ils sont enfermés. Ils ont peur. Leur seule parade c'est la force, leur seule ressource le machiavélisme tortueux par lequel mensonges, pressions, chantage permettent de gagner du temps.

Albert Camus, notre ami, le remarquait à sa manière (*L'Homme révolté*, page 285):

«Du règne de la masse, de la notion de la révolution prolétarienne, on passe d'abord à l'idée d'une révolution faite et dirigée par des agents professionnels. La critique impitoyable de l'État se concilie ensuite avec la nécessaire, mais provisoire, dictature du prolétariat, en la personne de ses chefs. Pour finir, on annonce qu'on ne peut prévoir le terme de cet état provisoire et qu'au surplus personne ne s'est jamais avisé de promettre qu'il y aurait un terme. Après cela, il est logique que l'autonomie des Soviets soit combattue, Makhno trahi et les marins de Cronstadt écrasés par le parti».

Car, ou Lénine et Trotski savaient qu'ils n'avaient en face d'eux que de simples prolétaires et ils les ont défigurés pour mieux les écraser et le Pouvoir nécessairement rend furieux, ou bien Lénine et Trotski croyaient ce qu'ils disaient, à savoir que les marins de Kronstadt se laissaient mener par des officiers blancs et alors le pouvoir rend fou!

Cette dialectique du pouvoir les anarchistes l'ont toujours mise au centre de leurs préoccupations, dénonçant l'insuffisance du schéma marxiste qui ne reconnaît la lutte de classe que fondée sur le développement et l'appropriation des moyens de production.

Or la réalité du régime dit «soviétique» est de plus en plus flagrante. L'appropriation par une catégorie d'hommes de l'appareil d'État - d'autant plus que cet État détient les moyens de production - créé inéluctablement une nouvelle classe dirigeante de bureaucrates ou simplement de «dirigeants» comme le veut l'appellation officielle russe.

Et la lutte des classes continue en régime soi-disant «socialiste». Les Kronstadt, les Poznan, les Budapest en sont les manifestations les plus éclatantes, mais cette lutte ne cesse pas et prend les formes possibles en dictature: inertie, sabotage, revendications partielles, parfois grèves et manifestations.

Cette lutte silencieuse continue est un élément fondamental de la conscience prolétarienne en pays communiste, elle rend possible l'extension étonnamment rapide et générale des manifestations violentes dès qu'elles paraissent possibles.

A leur tour ces manifestations violentes permettent une prise de conscience à l'extérieur du système pour les prolétariats qui ne sont pas directement aux prises avec lui. La démonstration que fournirent les Kronstadt c'est à l'extérieur surtout celle de la réalité sociale et politique «communiste» car à l'intérieur on la connaît déjà.

D'où les larges répercussions parfois immédiates mais surtout lentes comme celle de Kronstadt sur les partisans et amis de ces régimes. Louis Fischer l'un des plus célèbres «compagnons de route» des P.C. explique (*Le Dieu des Ténèbres*, p.215-245) comment chaque communiste ou communisant est amené à être ébranlé par la révélation de ce qu'il appelle son Kronstadt.

«Ce qui compte, c'est d'avoir son Kronstadt. Jusque-là on peut bien se livrer aux oscillations affectives, au doute intellectuel, ou même se séparer totalement de la cause en esprit, tout en refusant de s'en déclarer l'ennemi».

Bien sûr la valeur de démonstration d'un Kronstadt n'est pas aussi puissante qu'on pourrait s'y attendre car le propre du militant ou du sympathisant communiste est de n'être plus tant un être rationnel qu'un croyant.

Et la foi ne se perd pas brusquement à l'issue d'une démonstration d'évidence. Mais il n'est que de se rappeler les départs massifs des P.C. lors des événements de Budapest et le malaise profond qu'ils laisseront dans ces partis.

L'erreur serait de croire que de tels événements puissent amener un ressaisissement d'un P.C. ou sa régénération. L'appareil tiendra comme il tient en Russie. Et la presse communiste trouvera toujours des déclarations mielleuses pour passer le temps telles celle de ce dirigeant soviétique pourtant «opposant» Loutovinov, envoyé en Allemagne.

«Les nouvelles publiées par la presse étrangère sur les événements de Cronstadt sont fortement exagérées. Le gouvernement des Soviets est assez fort pour en finir avec les rebelles. La lenteur des opérations s'explique par le fait qu'on veut épargner la population de Kronstadt» (L'Humanité, 18 mars 1921).

Celui-ci ne s'est suicidé que trois ans plus tard. C'est souvent en U.R.S.S. la seule manière de partir quand on a perdu la foi.

«Qu'adviennent-il du contingent annuel des désenchantés qui descendent à «Kronstadt»? «Kronstadt» n'est pas un terminus. Ce devrait être une halte, dans une direction meilleure que celle de la dictature» se demande Louis Fischer qui sait que ceux qui ont perdu la foi en cherchant longtemps une autre.

L'essentiel de la leçon de Kronstadt n'est pas là bien sûr mais dans le message transmis par ceux même de Kronstadt. C'est celui de la troisième révolution, celle qui reste encore à venir et dont c'est à nous comme aux travailleurs de Russie et du monde entier de prévoir les formes - conseils de travailleurs - , les modalités - grève générale - , et les chances - rupture d'équilibre entre insurrection et répression.

Non la solution de ceux du Petropavlovsk n'est pas si démodée que cela et particulièrement en Russie où pour ne prendre qu'un exemple le pouvoir d'État n'arrive pas toujours à faire produire la terre plus qu'au temps des Tsars. Nous pouvons bien redire ce pourquoi ils sont morts.

**Groupe anarchiste-communiste Kronstadt
de la Fédération anarchiste**
